Emmanuel FRAISSE (dir.), *Les Études françaises et les humanités dans la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2018 (242 pages, 24,50 euros)

Nécessaire à bien des égards, par ce qu'il dit, par ce qu'il ne dit pas et enfin par ce qu'il laisse entendre dans le domaine des études françaises et des humanités, l'ouvrage dirigé par

Emmanuel Fraisse rappelle d'abord à quel point les définitions des humanités sont instables, il en montre clairement les valences contradictoires, et invite corollairement à penser – une nouvelle fois – l'objet « littérature », la question de la langue française et des langues, ainsi que leur statut parfois paradoxal. Mais des possibilités neuves se dessinent dans l'entrelacs des communications, dans leur commune résonance.

Le volume souligne tout d'abord une difficulté qui va au-delà de la simple question du français et le constat dressé s'annonce assez sombre. L'article de Bengt Noven souligne par exemple le fait que le français occupe une place moindre dans le second cycle et qu'il se concentre dans les « cours propédeutiques », pour une moyenne annuelle de 258 étudiants à l'université de Stockholm. Aux États-Unis, si la discipline français est encore bien présente, la demande est faible et vient après l'espagnol. Cependant – et le lecteur est saisi par un regain d'espoir – Chen Wei rappelle que « le français est la deuxième langue la plus enseignée, apprise et parlée par les Chinois après l'anglais », alors que, dans le même temps, « un nombre plus important de jeunes diplômés de spécialité universitaire française n'utilise pas le français dans l'exercice de leur profession ». Mais elle demeure pourtant d'un intérêt majeur en Chine, même si, et sans doute aussi : parce que, elle est un objet de fantasmes, comme la culture française de manière plus générale. C'est sans doute le premier paradoxe qui saute aux yeux à la lecture de l'ouvrage : on assisterait étrangement à un déclin de la langue et peut-être aussi des langues dans un contexte de mondialisation que n'explique pas seulement la prévalence de l'anglais. Le volume propose des pistes éclairantes qui permettent de désigner quelques causes à cette désaffection du français, par exemple l'articulation à la loi du marché, comme le rappelle Gérard Boismenu, mais aussi à un cercle vicieux que suggère Lisbeth Verstraete-Hansen : « À partir de la fin des années 1980, les réformes successives de l'enseignement secondaire vont affaiblir le français dont l'évolution ultérieure suivra une courbe descendante à travers tout le système éducatif. Cet affaiblissement du français entraine une baisse conséquente des possibilités d'encadrement – ainsi L. Verstraete-Hansen indique-t-elle le nombre de trente enseignants-chercheurs en français, réduit à quatre en 2018. Mais cette baisse de l'encadrement ne peut manquer d'avoir des effets sur les cohortes d'étudiants qui auraient le désir de s'inscrire. Elle ajoute ceci qui parait capital : « en 1988, le français perd son statut de langue obligatoire au lycée et en 2004, l'organisation de l'enseignement en séries est supprimée, ce qui va entrainer une réduction massive *des cours de langues en général* » – ce dernier point doit être souligné. En effet, une question essentielle se pose quant à la place, au rôle et à l'usage même de la langue, de toute langue. Au-delà d'un relatif déclin du français dans le monde, les contributions soulèvent toutes ou presque la problématique de l'usage, c'est-à-dire d'une pensée de la langue qui est, elle, en défaillance à travers le monde. En effet, la langue comme le montrent les sections de Langues étrangères appliquées (LEA) évoquées en particulier par Marie-Manuelle Da Silva, est saisie dans sa dimension fonctionnelle, en lien avec la communication. Or l'un des contributeurs, Gilles Siouffi, indique une autre voie possible, particulièrement convaincante : « C'est donc à notre rapport aux langues, et même à "la langue" qu'il faut revenir. Il faudrait d'abord se défaire de cette fausse et inhibante idée que, dès qu'on s'intéresse à une langue étrangère, c'est pour l'"apprendre", c'est pour la "parler". Il y a autre chose à faire des langues que de les "savoir" : on peut se contenter de les "flairer", comme le dit Barbara Cassin, dans son récent éloge de la traduction » (p. 43). Dans ce contexte, à la fois contrasté et paradoxal, le français – y compris pour ceux qu'on appelle les « locuteurs natifs » –, demeure objet de rêve et de fantasmes, et justement parce qu'il l'est peut-être, conduit à interroger de manière plus générale le rapport à la langue, à sa langue. La proposition de G. Siouffi ouvre une voie féconde : flairer les langues, comme manière d'interroger sa langue, et pour réellement entrer « en humanités ».

L'ouvrage récemment paru présente aussi l'intérêt majeur d'articuler ces deux questions : la langue et les humanités, faits de langues elles aussi. Par là il invite à les penser dans une perspective mondiale, mais qui nous intéressent au premier chef, bien sûr. Le constat peut paraitre aussi sombre que le constat établi en ce qui concerne le français. Ainsi, même si Francis Marcoin le rappelle, le nombre d'étudiants en lettres « reste beaucoup plus élevé que dans les années 1980 » (p. 99), on note généralement une baisse des effectifs, dans la

filière littéraire du baccalauréat, ainsi que du côté des étudiants ; ce qui signifie sans doute une baisse dans le recrutement des enseignants, comme le souligne E. Fraisse – et que notent également d'autres contributeurs étrangers en ce qui concerne leur propre pays. La question centrale porte bien sûr sur la nature et la fonction des humanités, ainsi que sur les deux points qui lui sont historiquement associés de la manière la plus intime qui soit, c'est-à-dire la place et le rôle du latin et du grec. « Ensemble des disciplines regroupées sous ce nom dans une même composante universitaire », écrit Bengt Noven, enseignement du latin et du grec, historiquement, mais marqué par de nombreux tournants, linguistique, visuel, mémoriel, spatial, ou comme y invite le programme de l'université Paris-Nanterre : « Lettres, philosophie, histoire, culture classique ». La définition elle-même pose problème, les contributeurs le rappellent avec force. Mais sa fonction n'est pas sans susciter quelques interrogations, comme le suggère avec humour le titre d'une partie dans la contribution de Bengt Noven : « Un nouveau genre littéraire : la justification des humanités ». Plusieurs auteurs posent une autre question tout aussi cruciale : qu'est-ce qu'enseigner les humanités ? L'ouvrage en certaines de ses pages dresse un tableau assez alarmant de l'enseignement, incertain sur les objets et les méthodes, excessivement cloisonné, et que pourrait résumer le mot de « crispation », dont l'exemple de Saint John College, fourni par Martin Guiney, pourrait témoigner aux États-Unis, mais E. Fraisse souligne cet aspect avec force quand il écrit : « Dans sa prétention à sauver ce qui peut l'être face à la maladie de langueur qui touche l'enseignement de la littérature, le monde universitaire se maintient trop souvent dans une sorte de réaction nobiliaire et ressasse avec une fierté morose son refus du monde comme il va ». On ne sait donc pas ce que sont les humanités, ce à quoi elles servent, comment les enseigner... Comment ne pas convoquer la figure de la « môme néant » ?

Le volume suggère cependant quelques pistes pour une refondation des « humanités ». À l'aune de ce qui vient d'être rappelé en ce qui concerne les langues, il semble que le premier point concernerait justement une sorte de « littéralisation » de la définition, inspirée du vers bien connu de Terence : « *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* » (« Je suis homme, et rien de ce qui touche un homme ne m'est étranger », Térence, l'*Homme qui se punit lui-même*, acte I, scène 1). En effet les auteurs incitent à reconsidérer et à reconfigurer les humanités dans cette perspective : rien de ce qui est humain ne m'est étranger, orientation précieuse notamment dans un contexte de « scolarisation et d'universitarisation de masse », selon les mots d'E. Fraisse. Tout d'abord, articuler autrement les sciences et les humanités pourrait conduire à renoncer aux plus anciens cloisonnements entre littéraires et scientifiques, comme y invite Gérard Boismenu, à partir du profil professionnel T, mais en en inversant quelque peu le principe qui consiste à combiner une compétence spécialisée et des compétences transversales (relationnelles, personnelles et comportementales). L'idée serait dans ce cas de partir des compétences transversales qui deviendraient dès lors axiales, et que seule l'expérience des humanités est en mesure de délivrer, comme le demande de plus en plus le monde de l'entreprise, par exemple. Une autre voie, complémentaire, inviterait à pluraliser et problématiser autrement le littéraire (comme y invite Marie-Manuelle Da Silva), en évitant en particulier toute dissociation entre objets traditionnels et donc légitimes, et objets illégitimes. F. Marcoin note que « dans les études de lettres, ce qui est en crise ce sont peut-être les études plus que les lettres ; c'est-à-dire le souci des valeurs réputées les plus durables, et en partie la primauté de la langue, du style, de l'écriture face aux diverses modalités de la fiction ». Il rappelle que l'université d'Artois détient un pôle internationalement reconnu dans le domaine de la littérature de jeunesse qui accueille aujourd'hui une centaine d'étudiants.

Certaines contributions, enfin, reposent la question, toujours épineuse, de la littérature et des arts. Bien sûr les maquettes à l'université comportent souvent des unités intitulées ainsi, mais elles sont reléguées dans les unités dites complémentaires et/ou mineures. Par ailleurs, étonnamment, il semble y avoir une certaine répugnance à aborder les humanités, et nommément la littérature sous cet angle. Jean-Louis Chiss le rappelle très clairement : « Liées organiquement au langage et aux langues, à l'écriture et aux littératures, les humanités entretiennent avec les arts une relation plus distanciée et problématique ». Or, curieusement, les programmes de l'école maternelle et élémentaire ont, eux, introduit, par exemple et

depuis plusieurs années, la discipline Histoire des arts, incluant les « arts du langage » aux côtés des arts du son, du spectacle vivant, de l'espace, du visuel ou du quotidien, et donc la littérature, comme un art à part entière. Comment interpréter cette réticence, au fond très énigmatique, quand une ouverture, une mise en connexion avec les arts permettrait de penser sans doute plus finement les évolutions et révolutions de ladite littérature, ce que suggère F. Marcoin d'ailleurs quand il évoque l'un de ses articles au titre stimulant : « Les arts du spectacle, de nouvelles lettres modernes ? ». Une issue pour le tourment des humanités serait peut-être d'intégrer aux différents cursus une place pour l'expérimentation, sur chaque objet et par chacun, condition *sine qua non* d'une véritable expérience si elle veut se donner la chance de devenir « esthétique » – ce qui est bien le moins quand on met en connexion la littérature, les littératures et les arts – mais à la condition d'interroger très précisément la valeur de la conjonction de coordination « et », pour éviter qu'elle ne devienne un simple attelage, visant à distiller un supplément d'âme ! Cette articulation, cette mise en connexion n'a de fécondité qu'au titre d'une problématisation plus rigoureuse des objets considérés. Cette triple articulation aurait pour premier mérite d'engendrer une réflexion sur les manières de faire, sur les procédures à mettre en œuvre, inspirées des différents champs, et sur les compétences à développer. Les humanités en ce sens, « palimpsestes » ou « auberges espagnoles », dit E. Fraisse, pourraient se redéfinir comme « « études littéraires au sens large », associées à une « certaine idée du savoir et de la culture liée naturellement à une certaine idée de l'homme » si elles consentaient à puiser dans les champs connexes des modalités de renouvèlement. C'est ce que suggère Gérard Boismenu quand il note ceci : « L'importance des arts créatifs devrait inspirer les actions stratégiques des institutions universitaires », et il précise : « Il s'agirait de développer les dispositions d'esprit qui favorisent l'inventivité et l'innovation dans la production de la connaissance, quel que soit le secteur de spécialisation ». C'est bien cette orientation qui détermine les cursus proposés dans plusieurs universités françaises, mettant l'accent sur la création littéraire et artistique. Il s'agit en effet de repenser les études de lettres (malmenées, peu attractives aujourd'hui, comme chacun le sait) à l'aune de la production et non plus de la seule réception. C'est un simple changement d'accent, mais il est capital. Dans ces conditions qui interrogent certes profondément la posture de chacun à l'égard de ces objets, qui la mettent en cause aussi, la « crise » pourrait en effet, loin de tout accent doloriste, être pensée comme *kairos*, et en ce sens comme une ouverture et comme une fin, renaissance dont maintes pages de ce volume délimitent clairement les conditions de possibilités.

Chantal LAPEYRE